

Table des matières

Chapitre 1	7
Chapitre 2	17
Chapitre 3	21
Chapitre 4	29
Chapitre 5	39
Chapitre 6	43
Chapitre 7	69
Chapitre 8	81
Chapitre 9	93
Chapitre 10	97
Chapitre 11	111
Chapitre 12	125
Chapitre 13	133
Chapitre 14	147
Chapitre 15	157
Chapitre 16	165
Chapitre 17	181

L'auteur de ces pages dirigea un petit orphelinat en Slovaquie, d'où le parfum d'authenticité qui se dégage de ses récits.

Le lecteur curieux de s'orienter et de voir sur la carte dans quelle contrée se sont passés ces faits, trouvera sans peine, à l'est de la Moravie, la région montagneuse et la vallée sinueuse qu'arrose la Waag et où se parle le slovaque, un des quatre dialectes de la famille des langues slaves occidentales.

Chapitre 1

Après un hiver long et rigoureux, abondant en neige et en frimas, le printemps radieux était enfin revenu dans toute sa beauté. Nul n'était plus ravi que le petit Palko¹ Juriga. Comme un oiseau qui s'échappe de sa cage et prend joyeusement son vol, il était sorti du village et s'en allait d'un pas léger vers les montagnes, ses chères montagnes. Ah ! c'est qu'il s'était senti le cœur bien à l'étroit dans la vieille chaumière dont les petites fenêtres étaient restées depuis l'automne jusqu'au printemps, non seulement closes, mais à demi bouchées de foin.

Le vieux Paul Juriga, dont on donnait le nom à Palko, n'était pourtant ni son père ni son grand-père. Cela ne les empêchait pas de s'aimer tendrement. Le vieillard gagnait sa vie en confectionnant des tamis dans ces montagnes. C'est là qu'il avait sa cabane qui, remise en état chaque année, lui servait d'abri depuis trente ans déjà. Jadis ses fils l'avaient occupée avec lui, mais il y

1. Petit Paul

avait longtemps qu'ils s'étaient envolés comme de jeunes aiglons loin du nid paternel, et dès lors le vieillard se choisissait d'ordinaire un compagnon parmi les gens qui venaient s'approvisionner en bois pour fabriquer toutes sortes d'outils.

Deux ans auparavant, un homme âgé, nommé Razga, venu de la vallée de la Waag, avait partagé la demeure de Juriga. Il était accompagné d'un petit garçon. Mais sa santé avait bientôt souffert de ce rude travail, ou peut-être aussi de l'âpre climat de ces montagnes ; il toussait constamment et ne pouvait travailler que fort peu. Son garçon le servait comme un petit animal bien dressé ; il lui faisait sa soupe, allait à la cueillette des champignons, portait ses fagots.

Finalement le pauvre Razga dut garder le lit. Il dit alors à Juriga :

– Écoute-moi, Paul, tu n'as plus personne au monde, pas plus que mon garçon. Il va falloir que je m'en aille mourir chez moi. Mais je ne veux pas emmener cet enfant, j'ai peur qu'après ma mort on ne prenne pas soin de lui. Garde-le ici, il pourra t'être utile. Fais-le pour l'amour de Dieu, Il t'en récompensera.

– Quant à moi, – et Paul se passait la main dans ses cheveux gris qui lui descendaient en touffes épaisses jusque sur les épaules, – je veux bien le garder, mais que diront ses parents ?

– C'est que, Paul, vois-tu, cet enfant n'est pas mon petit-fils. J'ignore même s'il a encore ses parents. Il est tombé d'une étrange manière entre les mains de ma fille, morte depuis. Il faut que je te raconte cette histoire. Laisse un instant ton ouvrage et écoute-moi.

Le vieillard acquiesça, et le récit que lui fit Razga se grava dans sa mémoire d'une façon indélébile.

– Un jour que ma fille Anna cherchait des champignons, il lui sembla soudain entendre pleurer un enfant. Tu sais comme les femmes sont peureuses. Elles s'imaginent toujours que le Malin leur tend un piège. De sorte qu'elle ne se détourna pas pour aller voir. Mais l'enfant pleurerait toujours plus fort. Elle en avait deux à la maison. Aussi elle finit par se décider à pénétrer dans le fourré, au nom de Dieu. Et que vit-elle ? Un petit garçon d'un an et demi, deux ans au plus, en petite chemise, tête nue, qui venait de son côté, pieds nus, demandant à boire en pleurant. Comment se trouvait-il dans cet endroit solitaire ? Qui l'avait perdu ? Impossible pour lui de le dire. « Maman ! » c'est tout ce qu'il savait dire. Anna le prit dans ses bras, essuya ses larmes. Par bonheur elle trouva dans une poche une croûte de pain : le pauvre petit mangea et but avidement. Après quoi il s'endormit dans les bras de ma fille. Sa chemise et ses cheveux

étaient humides ; il avait donc passé la nuit dehors. Plus d'une fois je me suis demandé : Qui a bien pu veiller sur lui ? Le protéger contre les bêtes de la forêt ? Il y a tant de sangliers chez nous...

– Les enfants ont leurs anges gardiens remarqua Paul en essuyant à la dérobée les larmes qui mouillaient ses joues ridées.

Pendant quelques instants les vieillards restèrent tous deux silencieux, se représentant ce petit être abandonné errant dans la montagne, et, dans la nuit, s'endormant en pleurant, sa tête bouclée appuyée sur un coussin de mousse, tout seul loin de sa mère...

– Qu'est-il arrivé après ?

– Anna l'a ramené à la maison. Alors nous l'avons fait savoir aux autorités pour le cas où l'on chercherait l'enfant, mais ce fut peine perdue. Comme Anna avait enterré un peu auparavant un petit Palko, elle donna ce nom à l'enfant trouvé.

Mon gendre ne fit pas d'objection à cette adoption ; il était alors un homme sérieux. Mais Anna mourut comme l'enfant avait environ cinq ans et celle qui prit sa place n'est pas même une bonne mère pour mes petits-enfants. Aussi le petit étranger lui faisait-il l'effet d'une épine dans le pied. C'est pourquoi je l'ai en quelque sorte adopté. Je l'ai même envoyé à l'école, surtout

pour l'éloigner de la maison, mais c'était plaisir de voir comme il apprenait. Il savait déjà lire à la fin de l'hiver. Il doit avoir quelque part dans le monde des parents bien doués.

Mais maintenant, si je venais à mourir, on ne manquerait pas de le placer n'importe où comme gardeur d'oies, et il aurait bientôt tout oublié.

Garde-le donc Juriga, il te sera utile une fois ou l'autre, plus tard. Je ne peux d'ailleurs m'empêcher de croire que le jour viendra où on retrouvera ses parents. Tu pourras leur dire alors qu'il a été bien soigné chez nous. Nous avons toujours partagé avec lui. Et quand mes petits-enfants avaient à souffrir de la part de leur belle-mère, quand mon gendre s'est mis à boire et à maltraiter tout le monde, j'ai toujours pris Palko sous ma protection. Ils pourront bien dire une prière pour moi. Juriga, tu veux bien le garder, n'est-ce pas ?

– Oui Razga, pour l'amour de Dieu ! Et je l'enverrai aussi à l'école. Il passera l'été avec moi et fera son apprentissage. Je laisserai pour le moment la confection des tamis jusqu'à ce qu'il puisse m'aider, et je sculpterai des cuillers et des louches.

Razga s'en alla donc pour ne jamais revenir, tandis que le jeune garçon restait. Il pleura d'abord amèrement son grand-papa ; mais ce